Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 59/1968 (1968)

Artikel: Louis Meylan octogénaire ou la pédagogie : un bain de jouvence?
Autor: Matter, Anne-Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115555

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Louis Meylan octogénaire ou la pédagogie: un bain de jouvence?

Quand je cherche dans mes souvenirs (des souvenirs qui remontent à plus de trente ans!), je ne retrouve pas Louis Meylan jeune. Ou plutôt je le vois s'acheminer vers la jeunesse, l'atteindre au moment où d'autres la perdent sans retour, et s'y fixer comme certaines femmes ne quittent plus leurs quarante ans! Seulement chez lui ce n'est pas coquetterie, mais simplement un cheminement original, une manière de vivre qui s'élargit au lieu de se rétrécir. A quatre-vingts ans, et malgré une grave maladie qui en aurait abattu de plus forts que lui, il est de ceux à qui on dit: « Tiens, vous ne portez pas votre âge! », sans qu'il s'agisse d'un banal compliment. La sérénité que peut donner une longue vie forme une base solide à sa philosophie non pas souriante, ce serait mal la définir, mais dépourvue d'amertume, et qu'il faudrait appeler plutôt: sagesse malicieuse. Malice qui cache une grande générosité, un amour de l'autre en tant que *personne différente*, une certaine crainte de s'attendrir parce que l'attendrissement empêcherait l'aide efficace. Cette malice se tourne aussi contre lui-même, l'empêche de se prendre trop au sérieux, alors qu'il a joué toute sa vie sur quelques grandes idées. Ses amis et ses étudiants connaissent cette grande disponibilité de l'âme qui le porte au-devant d'eux, ouvert, accueillant, joyeux d'avance de la découverte, prêt à l'adopter et à la répandre, humant partout l'humanité et l'humanisme comme une fleur au parfum délicieux. Quelques colères, aussi, pas des haines, mais des colères farouches, éclatant comme de brefs orages pendant un été chaud. Aussi irréductibles que des orages, d'ailleurs! Il faut passer sans discuter, on ne discute pas l'orage! Après l'averse, on respire mieux!

Une belle carrière de professeur et de directeur et encore de professeur d'Université s'achève là, dans cette maison à la campagne, où il faut beaucoup d'entêtement pour empêcher l'homme fragile de grimper sur une échelle et cueillir des cerises. D'ailleurs si l'âge l'a forcé à se retirer de la course officielle, il n'en poursuit pas moins une autre carrière, de penseur et de publiciste, livrant à la méditation des lecteurs, régulièrement, des articles où il approfondit sa recherche pédagogique. Le chemin de sa maison est fréquenté, et un réseau d'amitiés fidèles, tissé au long de tant d'années, recouvre les inévitables absences que la mort nous impose au fur et à mesure que le temps passe. Au-dehors, le jardin fleurit en liberté, attestant la force

de la nature, et proposant, selon la saison, son foisonnement ou sa sécheresse passagère au philosophe qui, dans sa bibliothèque, quitte un instant ses livres pour jeter un coup d'œil à la fenêtre. Ses livres, des amis aussi; et l'esprit qui les habite a depuis longtemps fécondé son propre esprit. Il en a nourri sa réflexion, il se les est assimilés, et très souvent, au cours d'une conversation, il tend la main vers un rayon, attire à lui quelque volume où il va vous montrer la confirmation de ce qu'il avance. Quant à la musique, qu'il a découverte tard, et qui a peut-être été le point de départ de cette marche à la jeunesse dont je parlais plus haut, elle est aussi à portée de main. Une discothèque très éclectique témoigne moins d'un dilettantisme qui pourrait paraître trop dispersé, que du désir d'apporter à chaque visiteur une musique selon ses goûts. Ainsi l'humanisme, le goût de l'humanité, préside-t-il jusqu'aux acquisitions de la discothèque!

Cursus honorum !

Ce fils de pasteur aura parcouru la carrière de professeur selon la meilleure courbe possible. Non sans avoir d'abord tâté de la théologie, comme tous les bons jeunes gens de notre canton à une certaine époque. En 1910, il est licencié ès lettres classiques. Après un court préceptorat où il semble qu'il ait eu plus de chance que son maître Jean-Jacques, le voilà professeur à Rolle puis à Vevey, directeur des écoles à Vallorbe, directeur de l'Ecole supérieure et Gymnase de jeunes filles à Lausanne. En 1944, il est titulaire de la chaire de pédagogie à l'Université, qui le nommera professeur honoraire en 1958. Tout cela doublé par une série d'activités secondaires (bien que très importantes), président de la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire, secrétaire de la Conférence des recteurs de Gymnases suisses, président de l'Ecole des sciences sociales et politiques, président de l'Ecole d'assistantes sociales, dont il avait suivi avec bienveillance la fondation et les difficiles débuts, membre de la Commission suisse pour l'Unesco. Entre autres! A l'Université, il était responsable de la formation des maîtres secondaires. Comme tel, il devait suivre de près les stagiaires, et il parcourait le canton, apparaissant dans les classes où enseignaient les futurs maîtres. Et là, non seulement il les observait attentivement, mais il recueillait une moisson de faits qui alimenterait son expérience pédagogique et nourrirait sa conception de l'enseignement. Cet universitaire et cet intellectuel, cet homme de cabinet et ce fervent des livres, était très sensible à une certaine qualité d'âme chez le futur maître, aux manifestations d'une vocation parfois encore maladroitement exercée, mais chaleureuse. L'efficacité de la communication lui importait plus que la quantité de connaissances à communiquer ou l'assurance désinvolte de ceux qui n'ont pas de leur métier une haute idée. Le respect de l'enfant, l'amour

du travail bien fait, l'esprit de recherche, voilà ce que cet inspecteur des stagiaires voulait trouver chez chaque enseignant. Et c'est pourquoi, lorsqu'il fut question d'ouvrir la carrière enseignante à des « vocations tardives », il adhéra avec enthousiasme à cette idée, sans se soucier de s'attirer le blâme de beaucoup de professeurs qui croyaient voir leur profession dévalorisée.

Ce cursus honorum a donc un aspect officiel, très conforme à nos traditions, mais il comporte aussi toute une part d'activité personnelle, marquée du sceau de l'originalité du philosophe de l'éducation. Car c'est à cela que nous mène en fin de compte cette carrière: Louis Meylan est parmi nous un philosophe de l'éducation, dans un pays qui a la vocation de la pédagogie, et où Rousseau apparaît comme le génial précurseur de toutes sortes de recherches théoriques et pratiques.

De la passion du latin à l'amour de la pédagogie

Il y a, dans ce cursus honorum si bien organisé, cinq années qui étonnent, car elles marquent, aux yeux du profane, une sorte de régression dans l'importance des responsabilités. Entre 1926 et 1931, le directeur de l'Ecole supérieure et du Gymnase est maître de latin au Gymnase classique. C'est dire qu'il a abandonné la direction pour l'enseignement. Et ce bref épisode est significatif. Dans l'introduction du livre qui lui est consacré par l'Université, *L'école et la personne*, Louis Meylan déclare qu'en 1910 toute son ambition était de devenir maître de latin! Et cette ambition il la réalise surtout pendant ces quelques années au Gymnase classique, où il renonce à *diriger* pour se remettre à *enseigner* le latin! De cet amour du latin et de la culture latine, nous verrons naître un certain nombre de publications *(Notre pays, terre romaine, Nos campagnes à l'époque romaine, Virgile, poète de Rome)*. Mais peu à peu, cet amour exclusif va s'élargir, car Louis Meylan a découvert avec émerveillement les autres sources de notre civilisation occidentale: les Grecs, les Hébreux. Il perd ainsi le « fétichisme du latin », et, s'il croit à la possibilité et à l'efficacité d'une étude de la langue maternelle basée sur le latin, il repousse avec force l'habitude qui règne encore de faire apprendre la syntaxe latine pendant huit ans! Il est charmé aussi par la beauté des sciences, et s'étonne de voir que, comme le disait Péguy, « ... le véritable savant est baigné d'art ». Tout cela vous élargit un horizon. Parallèlement, Louis Meylan découvre, au-delà d'une psychologie un peu sèche comme l'était le behaviorisme, le néo-personnalisme d'un Emmanuel Mounier ou d'un Denis de Rougemont. La notion de personne, c'est-à-dire d'une individualité indissociable de la communauté qui l'englobe, est en fait contenue dans l'idée chrétienne, mais il fallait des hommes nouveaux pour la remettre en honneur et lui donner une force fraîche. Pour Louis Meylan, la rencontre de cette notion coïncide

avec la découverte de nombreux aspects de l'être humain qui lui étaient restés cachés pendant sa studieuse jeunesse. La culture sous toutes ses formes (littérature, art, sciences) va lui apparaître comme le moyen d'épanouir la personne que l'éducateur doit aider à naître. Parce qu'enfin ce professeur qui peu à peu élargit son horizon et enrichit ses perspectives culturelles, c'est d'abord un professeur; qui ne l'est peut-être pas devenu par vocation, mais parce qu'ayant quitté la théologie et sans autre vocation précise (médecine ou droit, par exemple...) il devait bien, pour gagner sa vie, utiliser ce qu'on lui avait appris, et que le professorat est encore la seule possibilité de le faire quand on n'a aucun goût et aucune disposition particulière! Mais ce professeur qui s'enthousiasme pour la notion de personne va peu à peu orienter toute son activité vers la *formation de la personne.* Enseigner est une chose, former des personnes en est une autre. Ces deux choses devraient aller de pair, c'est certain, mais elles ne le font pas nécessairement. Il faut essayer de repenser la pédagogie en fonction de cette idée de la valeur de chaque individu. Il faut penser les programmes, la didactique, la formation des maîtres selon le même critère. Et voici que de cette recherche va surgir, entre de nombreuses publications de dimensions restreintes, le livre clé de toute la pensée du pédagogue, *Les Humanités et la personne*, qui sera traduit en plusieurs langues, étudié, commenté par d'innombrables enseignants de chez nous et d'ailleurs. Le sous-titre: *Esquisse d'une philosophie de l'enseignement humaniste*, montre que Louis Meylan a hérité de Rousseau non le goût de l'expérimentation comme Claparède ou Piaget, mais celui de la méditation pédagogique, qui nourrit l'autre. Je sais bien que de nos jours on a tendance à sous-estimer la recherche psychologique qui s'appuie sur la réflexion et non sur l'expérimentation. Je crois qu'on a tort, et qu'on est peut-être un peu ébloui par les progrès de la technique même dans un domaine qui en paraît si éloigné. Je pense qu'on reviendra à un meilleur équilibre, utilisant ensemble les résultats de l'expérimentation et ceux de la méditation, tant il est vrai qu'on ne saurait négliger aucune ressource de l'esprit humain. La recherche philosophique est dans ce domaine d'autant plus nécessaire que tout enseignant œuvre selon un idéal pédagogique dont le plus souvent il n'est pas conscient, et que cet idéal qu'il poursuit sans le savoir ou le sachant doit être constamment réajusté aux données de la vie actuelle. Il faut qu'il y ait des esprits qui *pensent* la réalité pédagogique pour la multitude des praticiens qui n'ont pas le temps ni le goût de le faire.

L'école et la personne

Ce professeur de pédagogie, à qui on n'a pas manqué de reprocher son idéalisme, a œuvré avec beaucoup de ténacité, pendant son activité de professeur à l'Université, pour une formation pédagogique

pratique des maîtres secondaires, et il a vu le début de la réalisation de ses vœux. C'est dire qu'il ne s'est pas contenté d'aligner des mots et des idées, mais qu'il a tenté parallèlement de les incarner, ces idées. On sait combien lentes à se réaliser sont les réformes pédagogiques, et qu'un livre est plus vite écrit que ne sont accomplis des changements profonds. Le mérite de l'ouvrage de Louis Meylan, c'est qu'il propose aux enseignants un idéal pédagogique qui est au-dessus des transformations éphémères, et qui tend plutôt à déterminer une attitude valable dans toutes les circonstances qu'à provoquer une transformation adaptée à une situation peut-être transitoire. Quel homme voulons-nous aider à naître, dans un monde qui demain sera différent? Ne devons-nous pas développer *tous* les pouvoirs de l'enfant pour qu'il puisse faire face à cette vie future, et en même temps pour répondre au devoir des éducateurs de ne rien négliger de la plante qu'on leur confie? Il y a, à la base de la conception que Louis Meylan se fait de l'enseignement, une foi, une religion, qui n'est pas un christianisme étroit, mais un humanisme construit sur un fond chrétien. Aimer l'être humain comme il l'aime, c'est lui faire trop confiance pour être vraiment chrétien; mais d'autre part, si le christianisme n'avait pas passé par là, on ne sentirait pas cette chaleur fraternelle. Louis Meylan croit en l'homme, croit en l'efficacité de l'éducation, croit en la possibilité de mieux conduire cette humanité si souvent égarée. Il croit en la valeur pédagogique de la poésie et de l'art, des *Muses* en un mot, et il pense que la sensibilité et l'enthousiasme doivent être cultivés comme des valeurs précieuses tout aussi bien que la raison, un peu trop favorisée dans notre système scolaire actuel. Dans une école « humaniste », même si le programme reste le même, le climat serait entièrement nouveau, la joie au travail du maître et des élèves transformant les corvées en activité passionnée. Est-ce à dire qu'il faut ne pas toucher aux sacro-saints programmes? Dans la perspective de Louis Meylan, une conception humaniste de l'enseignement devrait au contraire remettre en question le programme, l'organisation des études, la sélection, etc. Mais le plus important c'est de changer l'esprit de l'enseignement, c'est de dépasser les difficultés purement superficielles de l'institution scolaire pour aller chercher, au-delà, le cœur même du problème.

Aider à se développer des *personnes* dans notre monde tourmenté, n'est-ce pas, au-delà des réformes de surface, l'idéal que doit se proposer l'école, et peut-être la seule solution au difficile problème de l'éducation?

ANNE-MARIE MATTER